

COURTES MÉDITATIONS
SUR L'ESPACE À PARTAGER
THOMAS SABOURIN

Depuis novembre 2008, la Maison Salvan et Thomas Sabourin ont engagé une collaboration qui s'est révélée féconde dans la durée. Elle s'est traduite par deux expositions, d'abord dans l'ancien puis dans le nouvel espace de la structure, reconfiguré et mieux adapté à sa fonction après des travaux d'agrandissement.

La première exposition en 2009, *Espace partagé*, était entrevue comme le dévoilement d'un « état des lieux » du travail

de l'artiste à partir duquel allait se concevoir un projet de résidence et allaient pouvoir s'envisager des collaborations, en particulier, avec des chercheurs. La seconde, en 2011, *Courtes méditations sur l'espace à partager*, plus qu'un aboutissement, marquait surtout un jalon fort du cheminement partagé entre l'artiste et la structure en rendant compte de différentes expérimentations. Effectivement, elle avait davantage pour fonction de rendre compte d'un nouvel état des lieux enserré entre un avant et un après plutôt que d'affirmer un « résultat ».

Cette édition mobilise la matière de ces expositions mais également témoigne de la fonction d'une résidence et de la façon dont elle agit sur une temporalité de la création d'un artiste bien au-delà de sa présence in situ – d'où la présentation ici de certains travaux proposés dans d'autres lieux. Elle se donne ainsi à recevoir sous la forme d'un itinéraire que le lecteur peut à son tour accompagner.

6

Le projet
Trajectoires

14

Itinéraire
d'une résidence

26

À propos de
Thomas Sabourin...
et de ses courtes méditations
sur l'espace de l'artiste
à partager avec le public

32

Postscriptum,
Le partage du monde



LE PROJET TRAJECTOIRES

« Nous sommes d'implacables producteurs de formes. Dans nos gestes répétés, nos déplacements quotidiens, s'impose une régularité qui nous échappe. Un des drames de la vie est certainement de manquer de recul par rapport à cette régularité. Peut-être qu'il suffirait de modifier légèrement une trajectoire quotidienne pour que la vie en soit changée... Je me suis jusqu'ici appliqué à chercher cette distance en produisant des formes et des dispositifs qui contrecarrent les automatismes du quotidien par leur proximité formelle à l'objet utilitaire donnant lieu à un objet abscon qui déroute autant qu'il provoque un éventuel usage ». C'est ainsi que je présentais en 2010 le projet qui était au cœur de ma résidence à la Maison Salvan. Depuis *Projet de pédagogie brownienne* (voir page 22), l'usage quotidien perverti par le dispositif était le déplacement même du public, mais c'est avec *Allée camouflée* à la Maison Salvan en 2009 (une allée bordée de deux parois de 2 mètres de hauteur en bâche de camouflage qui conduisait les visiteurs du milieu du jardin à l'intérieur même de la maison) que la problématique s'est formulée de façon plus précise.



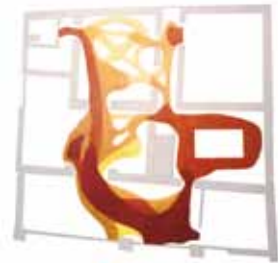
Ainsi, avec *Trajectoires*, il s'agissait de modifier des espaces publics par des moyens simples de marquage au sol qui en affectent profondément l'usage : le sol des lieux repérés a été couvert d'une mince couche de sable qui a servi à « enregistrer » les passages. Les trajectoires ont ensuite été reportées sur un plan. C'est ainsi l'endroit du lieu où l'on se trouve habituellement qui se retrouve marqué et exposé aux regards, ce sont les actes habituels et inaperçus qui se retrouvent formalisés et montrés. On se tient alors hors du lieu habituel, rejeté dans la distance du regard.

Dans *Histoire universelle des inventions*, U. Eco remarque que le monde moderne a produit un type d'objet totalement singulier : les objets d'expérimentation scientifique. À l'époque de l'évaluation, de l'audit, de l'enquête, tout dispositif peut passer pour un dispositif d'enquête. Ce qui m'intéresse dans l'élaboration de dispositifs tels que celui de *Trajectoires*, c'est que l'on ne pourra pas déterminer où veulent en venir ceux qui l'ont installé : comme une langue morte dont l'on comprend bien qu'elle doit communiquer des intentions, mais des intentions qu'il est radicalement impossible de déterminer. Où veulent en venir ceux qui ont installé « ça » ? S'agit-il de nous contraindre, de nous observer, de nous provoquer, de nous prémunir contre quelques risques, de nous étudier, pour optimiser une installation ? Cela souligne le rapport de distance dans lequel nous nous trouvons dans l'espace public les uns par rapport aux autres, ce qui constitue la publicité du lieu, ce sont des dispositifs, les intentions n'y sont pas forcément lisibles, peut-être même la confiance fait-elle défaut et les intentions sont-elles cachées à dessin ?

Un dispositif tel que *Trajectoires* défie toute interprétation pour la simple et bonne raison qu'il n'a pas d'intention particulière : il est un enregistrement, une conséquence au sens physique des comportements. Il ne s'agit pas d'un dispositif motivé par l'intention de modifier des comportements, mais d'un dispositif automatiquement produit par ces comportements. Les comportements qui changent en sa présence se changent en fait d'eux mêmes. C'est un dispositif qui provoque un changement de comportement sans le prédéterminer, sans aucune dimension normative. C'est aussi ce qui est ressorti des traces vidéos de ce travail : des comportements les plus indifférents à la modification de l'espace, si réguliers que le dispositif semble parfaitement adapté à un usage prédéterminé, comme ce fut le cas sur le marché de Labège (photo ci-contre, extraite de la vidéo *Trajectoires*) où chacun semblait suivre avec discipline les marquages peints sur le sol, aux comportements étonnés, interdits, ludique aussi, dans le hall du collège, où les marquages qui semblaient guider certains élèves comme des rails devenaient un espace de jeu pour d'autres.

L'installation réalisée dans le hall du collège était en réalité certainement la forme la plus aboutie du projet pour moi. En effet, j'ai considéré la vidéo et les dessins réalisés durant la résidence comme des témoignages de ce qui devait être avant tout une œuvre « habitable ». Les marquages au sol dans le hall du collège auraient été dans l'idéal installés de façon pérenne.

Je me fais une idée de la forme la plus aboutie du projet en imaginant les dessins de restitution des trajectoires dans la Maison Salvan réalisés sous forme de revêtement de sol (résines, carrelages, moquettes...).



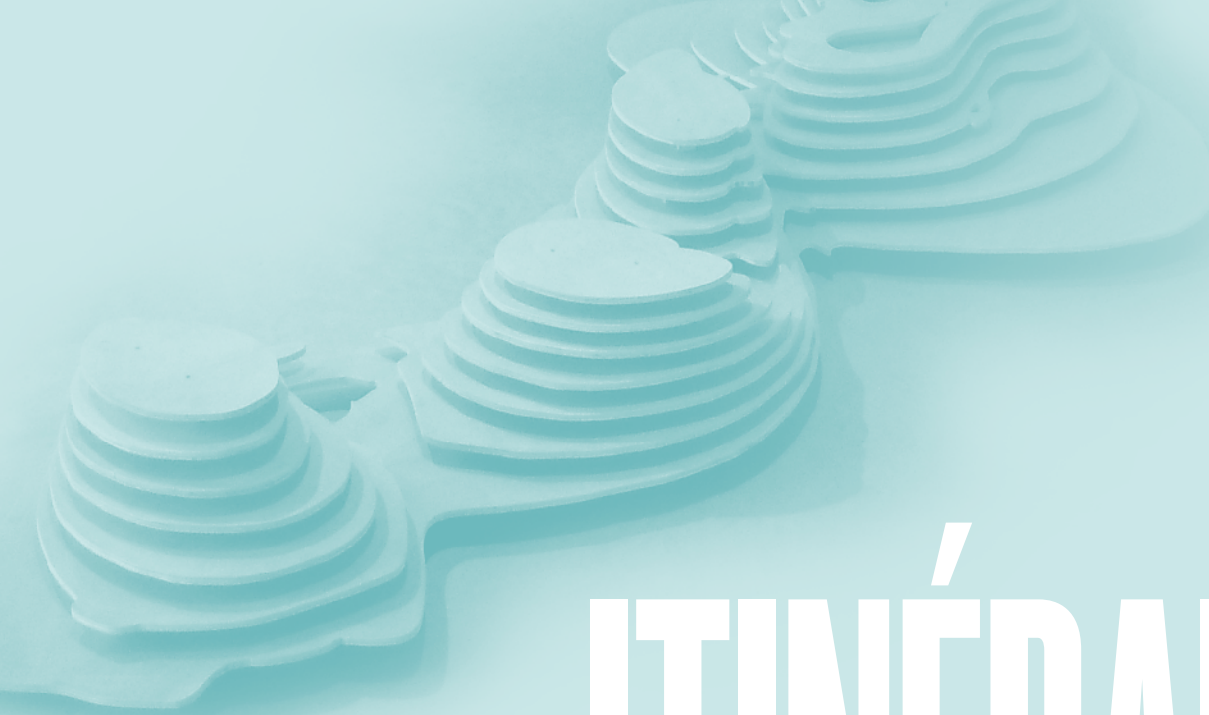
Trajectoires, dessins, vidéos (prises de vue par Maximilien Ramoul).

Représentations de trois utilisations d'un lieu (Maison Salvan) ; images figurant différents usages à l'occasion d'un moment d'expérimentation au collège Jacques Prévert de Saint-Orens.



Trajectoires, installations.

Trois étapes du projet associé au collège Jacques Prévert (dispositif d'enregistrement, installation au sol, réemploi du marquage au sol pour une installation dans l'espace d'exposition) ; dispositif d'enregistrement pour l'expérimentation à la Maison Salvan.



ITINÉRAIRE D'UNE RÉSIDENCE

ÉCOULEMENT

Alors même que je m'étais engagé dans le projet *Trajectoires* durant la résidence à la Maison Salvan, je m'intéressais de près aux images (produites par des cabinets d'ingénierie) figurant des écoulements de fluides. Je construisais une maquette à partir d'une image représentant l'écoulement d'un courant d'eau autour d'un cylindre. Je la destinais à l'étude d'un objet beaucoup plus grand, à « dimensions humaines » (un ordre de grandeur comparable à celle du mobilier quotidien). Ce qui m'intéressait, c'était de faire revenir cette image complexe issue d'un dispositif technique extrêmement élaboré, au niveau du bricolage moderne (équipé de matériaux complexes comme le contreplaqué et d'outils sophistiqués comme la scie sauteuse).



Je montrais alors la maquette à Paul de Sorbier. Il lui parut évident que cette pièce devait figurer dans l'exposition. Je ne comprenais pas immédiatement le bienfondé de sa requête, mais je me mis tout de même au travail pour fabriquer l'objet. Je ne compris qu'en montant l'exposition qu'il y avait effectivement entre cet écoulement d'eau et celui des humains dans un lieu public une évidente correspondance, formelle, bien sûr (on le voit avec les dessins aquarellés de *Trajectoires*), mais aussi fonctionnelle.



Écoulement, arbre, contreplaqué, 230 x 60 x 340 cm, 2011.

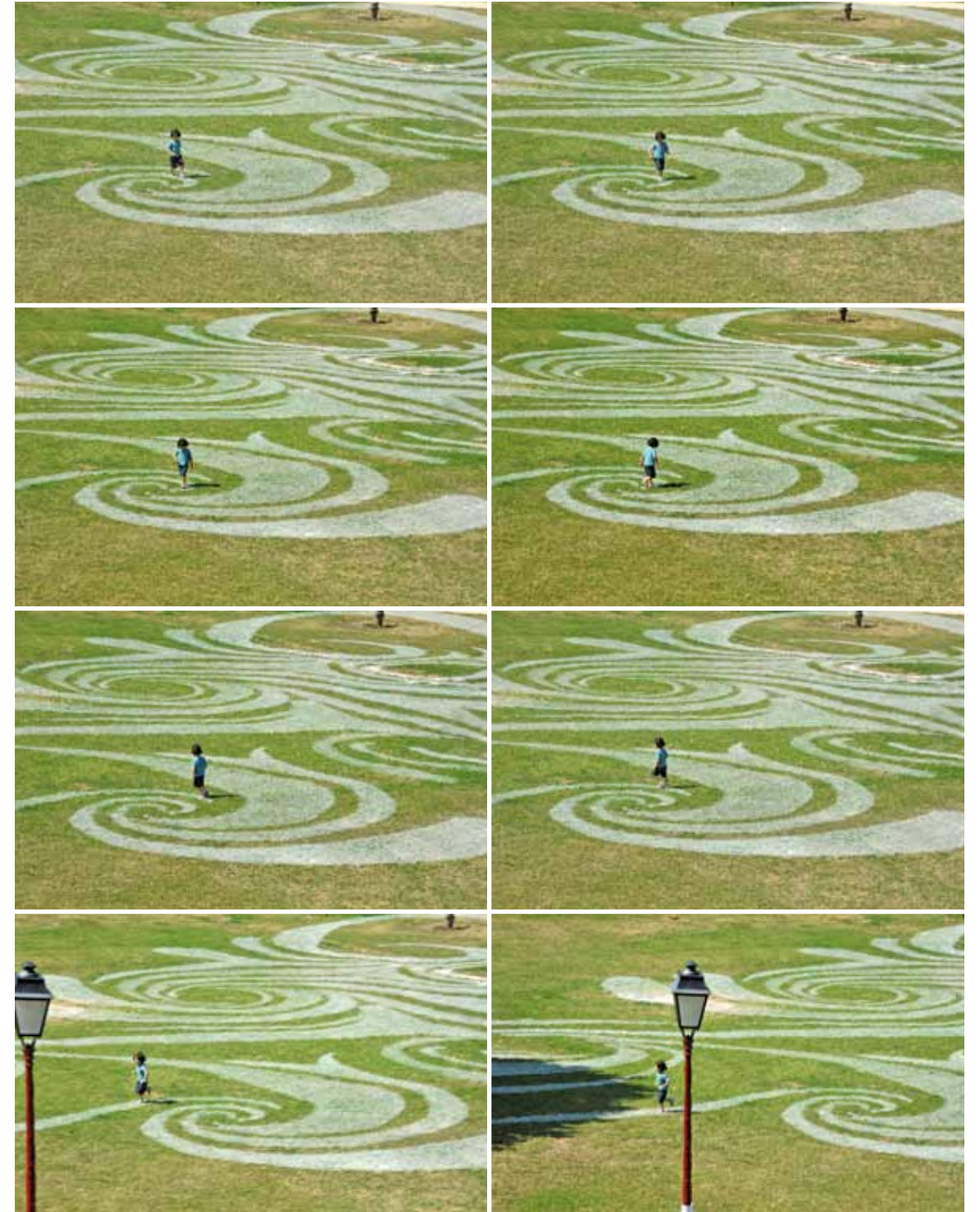
VORTEX

Vortex est une pièce qui a été réalisée en extérieur à Fresnes (94) quelques mois après la résidence. Mais elle résulte si intimement du travail qui a été mené à la Maison Salvan qu'elle a sa place ici : elle témoigne du rôle charnière qu'une résidence peut avoir dans une démarche. *Vortex* est un dessin de 40 mètres de longueur réalisé sur une pelouse avec une peinture spécialement adaptée à cet usage habituellement utilisé sur les terrains de sport.

Ma volonté au début de sa conception était de jouer sur les déplacements dans un parc (le parc A. Villette à Fresnes) déjà dessiné, avec ses allées et ses aménagements, proposant donc un certain nombre de pré-déterminations pour ces déplacements. De la même manière que pour le projet *Trajectoires*, il s'agissait de réaliser une intervention peu invasive, de ne pas se trouver devant un objet contextuellement et a priori désigné comme artistique, mais de laisser l'initiative au public de s'y aventurer.

Le propos étant toujours pour moi de placer le spectateur dans une sensation de flottement, d'instabilité, de dépossession, de perte de contrôle, ce sont des photos d'écoulement de flux de nuages qui ont servi de modèle au dessin. J'avais trouvé une photo satellite d'une incroyable beauté, présentant l'écoulement d'un tel flux autour d'une île qui y provoquait une perturbation. Il en résultait une suite de vortex créant un dessin à la fois d'une évidence minimale et d'une bizarrerie baroque. C'est à partir de cette photographie que le dessin a été réalisé, puis « greffé » sur l'une des allées du parc.

Les promeneurs se sont souvent arrêtés « au bord » du dessin, s'y aventurant parfois, et les enfants l'ont tout de suite investi comme terrain de jeu, courant le long des courbes se réfugiant dans l'œil d'un tourbillon. Lors d'une visite, une petite fille a ainsi été photographiée courant le long des courbes, et j'ai compris exactement en la voyant que, comme l'on s'assied dans une vague dans *Chacun a/à sa place* (voir page 20), l'on marche avec les nuages dans *Vortex*. Cette pièce concrétise ainsi la rencontre que j'avais aperçue à Labège entre la circulation des fluides et la notre qui est l'expression la plus immédiate et la plus forte de notre désir de sociabilité.



Vortex, Fresnes, peinture blanche, dimension variable, 2011.

ENSABLEMENT

Intervenir sur les possibilités de déplacement du public m'avait paru intéressant au Musée de Cahors en 2008. Il ne s'agissait pas tant de produire une « installation » (c'est-à-dire une œuvre qui n'est plus un objet frontalement abordée, mais un environnement), que de faire en sorte que l'acte artistique arrête, au sens littéral du terme, le spectateur, qui n'aborde pas l'œuvre comme un objet simplement visuel, mais comme un guide pour ses mouvements. Il s'agit de modifier l'usage habituel de l'espace.

Les « ensablements » consistent dans une action qui entre en écho avec les usagers de l'espace public pour lui donner consistance. À partir de l'évènement graphique, les trajectoires, l'orientation pratique de l'espace, la temporalité, sont modifiées. Les réactions diverses des passants produisaient un échange, verbal ou non, entre eux, un espace public, dans le sens d'espace de communication (et non plus simplement de cohabitation). La consistance de cet avènement provenait d'abord de la simple présence visuelle du dessin.



L'inscription dans l'espace public m'intéressait parce qu'elle garantissait à l'œuvre un incognito qui lui permettait de s'y insérer sans se signaler comme œuvre d'art. Elle ne procédait en fait que du déplacement d'un des éléments du contexte (le sable), semblant en provenir assez naturellement.

Ensablement, Boulogne-sur-Mer, mai 2009.

ESTRAN

Lors de l'exposition d'octobre 2009, nous avons montré la pièce intitulée *Estran* installée verticalement. Elle recouvrait tout un mur et avait été adaptée à ses dimensions. La pièce est composée de plaques de plâtre moulées à même le sol de l'estran, sur la côte de la Manche, durant ma résidence à Desvres dans le Pas-de-Calais.

Ce qui m'intéressait sur l'estran, c'était avant tout les « ripple-marks », cette formation géologique éphémère consistant en ridules imprimées dans le sable par le mouvement de la mer. Par ailleurs, l'estran est une terre tantôt émergée, tantôt immergée, le lieu « public » par excellence, celui qui, n'appartenant à personne, ne peut être qu'un lieu de passages et de rencontres. Cette indétermination, cette allergie de principe à toute appropriation, me faisait bien comprendre l'expression « construire sur le sable », et me montrait la vertu d'une telle l'entreprise.

La simplicité du procédé (moulage au plâtre directement sur le sable) réduisait la proposition à ce qui est pour moi l'essence de l'acte artistique : rendre manifeste ce qui déjà était là. Il ne s'agissait que de formater pour le regard humain la démesure de ces temps géologiques et de cette cosmographie livrés là dans leur démesure. Il s'agissait de rendre au regard par le plus simple procédé de monstration qui soit (accrocher au mur) ce sol qui ne peut appartenir à personne, le sol de l'humanité, ce sol que sans cesse nous foulons sans penser à lui prêter attention.



Estran, plaques de plâtre moulées, trois ensembles de 240 x 110 cm environ, 2009.

CHACUN A / À SA PLACE

Chacun a/à sa place est issue d'une réflexion sur la notion de lieu public telle que je l'ai approfondie dans une discussion suivie durant l'année 2010 avec J. Millian et F. Escaffre, chercheurs en géographie sociale qui ont été associés au projet de résidence dès l'exposition préparatoire, fin 2009. Ces considérations d'ordre plutôt sociologiques m'intéressaient au départ quant à l'implication qu'elles pouvaient avoir dans ma conception du rapport de l'œuvre à son public, et au lieu public. Mais l'œuvre émane aussi d'un intérêt pour les images de dynamiques de flux et de courants (avec l'abondante production « graphique » de l'ingénierie dans le domaine de la mécanique des fluides). Peut-être que cet intérêt était déjà là avant aussi, comme en témoignent des pièces comme mes premiers ensablements ou « green house-wave ».



Green house-wave, Comines (Belgique), mottes de gazon, 360 x 250 x 170 cm, 2010.
Chacun a/à sa place, chaises d'école, 250 x 250 x 120 cm, 2011.

Chacun a/à sa place venait au début de mon goût pour l'utilisation du vocabulaire formel de l'habitat, de l'ameublement, du quotidien. Il ne s'agit pas de détournement à proprement parler, car les chaises de *Chacun a/à sa place* restent des chaises, c'est la possibilité de s'y asseoir qui m'intéresse. Mais s'asseoir sur ces chaises, c'est s'asseoir sur une vague, puisque c'est la forme d'une vague qui m'a servi de modèle. La mécanique des fluides y rencontre celle des échanges, celle de la sociabilité la plus immédiate.



PROJET DE PÉDAGOGIE BROWNIENNE

Ce croisement des déplacements tels qu'ils sont guidés par l'architecture et le mobilier m'avait déjà retenu, en 2008, dans deux installations élaborées à partir de la même trame : un élément de contexte est déplacé afin de perturber les trajectoires habituelles des usagers des lieux, en l'occurrence, une des salles du Musée Henry Martin de Cahors, et une salle de classe¹.

La photo montre l'installation *Projet de pédagogie brownienne* envisagée pour la salle de classe. Le mobilier scolaire est disposé de manière à former une sorte de « labyrinthe » qui est en fait un long méandre. Alors que l'espace utilitaire est organisé de manière à réduire les déplacements au maximum, l'installation est inspirée par la forme de l'intestin et en général des zones d'échange dans les organismes vivant : un maximum de surface dans un minimum d'espace.



1. Dans le cadre d'une exposition intitulée *Le dortoir*, organisée dans le dortoir désaffecté du collège M. Masbou de Figeac (46). L'installation au Musée de Cahors était présentée dans le cadre de l'exposition « Ce musée ici et maintenant ».

Projet de pédagogie brownienne, mobilier d'école, dimension variable, 2008.

CUBES GÉOGRAPHIQUES

J'ai fait l'acquisition, en 2004, de quelques cartes géographiques datant de la fin du XIX^e siècle. Je ne me souviens pas exactement de quelle manière, mais j'en vins, par quelques manipulations élémentaires sur un logiciel de retouche d'image, à en faire des cubes fictifs. L'impression en fut si forte que je recommandais l'opération.



38°25'37.47" N 91°56'41.02" E



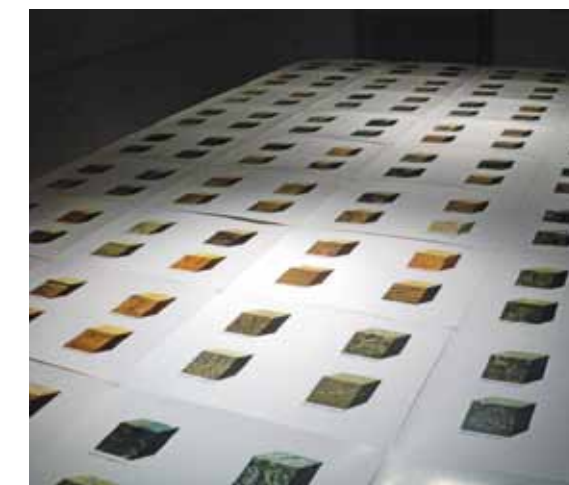
50°14'41.83" N 1°33'10.55" E



36°14'30.76" N 6°39'06.35" E



39°58'15.87" N 84°37'49.93" E



Le résultat obtenu par ce moyen évoquait des matières insolites que les visiteurs s'évertuaient en vain à définir. L'image la plus analytique en revenait, en restant une image, au degré le plus haut de l'altérité : la matière inorganisée, indifférenciée et encore anonyme.

Cubes géographiques, ensemble de tirages numériques, 290 x 180 cm, 2009.



À PROPOS DE

THOMAS SABOURIN...

ET DE SES COURTES MÉDITATIONS SUR L'ESPACE DE L'ART À PARTAGER AVEC LE PUBLIC

Il est frappant de constater à quel point chaque pièce, « moment », petites tentatives anodines de Thomas Sabourin mobilisent à la fois sa démarche et son être artistique en totalité, mais surtout les dynamisent. Si l'on prend par exemple appui sur l'installation *Chacun a/à sa place*, il est possible d'épuiser un certain nombre de dimensions relatives à son travail. Effectivement, les vingt-cinq chaises sont tout à la fois une forme de la nature (montagneuse ? Océanique ? Ou bien issue d'une force tellurique ?) – renvoyant entre autre à la pièce *Estran* réalisée en 2008 –, un étagement social voire au contraire un système d'égalisation des possibles, un espace public modulé par les pratiques sociales qu'il accueille, un biais et une œuvre contenant des traces d'humour. Ainsi cette pièce renvoie à une forme naturelle tout en comportant des préoccupations à la fois poétique, politique et sociale, et ce toujours avec une trace de légèreté et d'humilité, comme pour dire que rien n'est grave en matière d'art et que la seule chose qui importe, c'est que le public s'en saisisse. Didier Semin dans un texte le concernant parle de « gravité lucide qui est la sienne », de « quelque chose comme un enjouement du désespoir »¹. Quitte à déplaire à Thomas Sabourin en utilisant un truisme – mais qui paraît trop évident ici –, il est bien tentant de parler de processus rhizomatique tant le moindre de ses gestes actionne l'ensemble de sa démarche. Ou bien faudrait-il parler ici de quelque chose de l'ordre du chiasme. Mot qu'il affectionne et « mot exact » dirait-il, traduisant l'idée d'un entremêlement profond entre des dimensions aux réalités étanches.

Durant les nombreux mois qui ont marqué l'intervalle entre l'exposition inaugurale (*Espace partagée*, 2009) et la résidence (*Courtes méditations sur l'espace à partager*, 2011), Thomas Sabourin nous envoyait des images incongrues de travaux en cours – belles, stimulantes, mais extérieures à nos préoccupations communes, nous semblait-il parfois alors. Avec la prise de recul qui est intervenue, il devient possible de mesurer combien cette incongruité ne constituait pas autre chose que l'une de branches d'un travail toujours cohérent et ramifié à une totalité. Les relevés de rochers sont de ces images-là : des « dessins apparus » à l'aide d'une feuille blanche disposée sur de la roche et sur laquelle avait été appliqué de l'encre typographique ; des empreintes au fond faisant totalement sens aux côtés de toutes les autres empreintes de personnes apparues



cette fois-ci par enregistrement dans le sable durant la résidence. Et..., comme il y en eu un certain nombre de ces empreintes de rochers..., il s'agissait peut-être aussi d'un partage du monde. L'empreinte est également une trajectoire ; ici, allant de la forme « figée » et « éternelle » au destin intemporel que promet la multiplicité des regards du public. Il est certainement un peu là le travail de l'artiste : promettre une trajectoire, une temporalité d'usage aux formes figées de la nature, permettre une érosion accélérée à travers les frottements poétiques du public.

Partager avec le public

Thomas Sabourin est un intermédiaire entre la forme qui est là et le public qui ne la voit pas ou pas encore. Comme si à travers lui, la poésie, la beauté devenaient possiblement à « portée d'yeux ». La pièce *Écoulement* – dont la forme renvoie à *Trajectoires*, pierre angulaire de sa résidence – illustre pleinement cette articulation artiste / forme / public par le recours à une modélisation du mouvement de l'eau franchissant l'obstacle d'un tronc d'arbre. *Chacun a/à sa place* participe évidemment du même mouvement. Ainsi, tel semble être précisément le cœur de son projet à travers la mise en évidence de formes aisément identifiables : nul besoin de grille de lecture, nul besoin de connaissance particulière, nul besoin d'être un expert préalable d'une œuvre que l'on découvre dans l'instant. Au fond, s'il y a un mode d'emploi pour les œuvres de Thomas Sabourin, il est en chacun, il n'est rien d'autre que l'inextinguible étendue de la poésie du visiteur qui les regarde. Thomas Sabourin croit donc que l'art donne la possibilité à chacun d'être le poète de sa vie et c'est précisément l'une des raisons pour laquelle l'équipe associée à la Maison Salvan a aimé l'accompagner. Cela permet en outre de croire qu'il est encore possible de partager le monde avec des inconnus – raison d'être d'une structure dédiée à la création contemporaine –, des individus appartenant à des univers sociaux très éloignés.

Thomas choisit donc des formes évidentes, qualifiées, – ce qui est loin d’être neutre, il est un adepte de la pensée phénoménologique – les plus susceptibles de permettre au public d’explorer leur sensibilité. Au fond la banalité des formes données par Thomas contiennent toutes les beautés fabriquées. Pourquoi aller chercher ce qui est ? Ces formes sont le plus souvent organiques jusqu’aux flux engendrés par le passage des usagers et enregistrés durant la résidence. Cette mobilisation de motifs préexistants et offerts par la terre a permis à Barbara Forest, conservatrice du Musée des beaux-arts de Calais, de le qualifier de « géomorphologie ».

On le sait, la beauté n’est pas réelle, formelle, matérielle. L’art donne une forme rhétorique à un réel inexistant, tout au moins non partageable. Comme le dit Jean-Luc Nancy de façon très simple dans sa *Petite conférence*², la beauté n’existe pas d’une certaine façon puisqu’elle est ni objective ni subjective. Elle est en revanche en chacun, comme un état latent d’accès possible et permanent au sensible, encore faut-il la déclencher et la stimuler. Elle est comme un pont intime vers l’universel à travers une exploration de ce que nous sommes. Le rapport qu’entretien Thomas Sabourin à la fois à la forme et au public nous semble pleinement en accord avec ces considérations.

L’espace de l’artiste en résidence

Le projet *Trajectoires* a constitué le centre de la résidence de Thomas Sabourin. Sa mise en œuvre est intervenue en trois étapes. Tout d’abord quatre sites (espaces et lieux publics) ont été identifiés : une cours d’école maternelle (ville de Labège), le hall d’un collège (ville de Saint-Orens), la Maison Salvan, elle-même, et la place du marché à Labège. Chacun de ces sites a accueillis un dispositif permettant d’enregistrer le passage des usagers (à l’aide de chaux et de sable favorisant le repérage

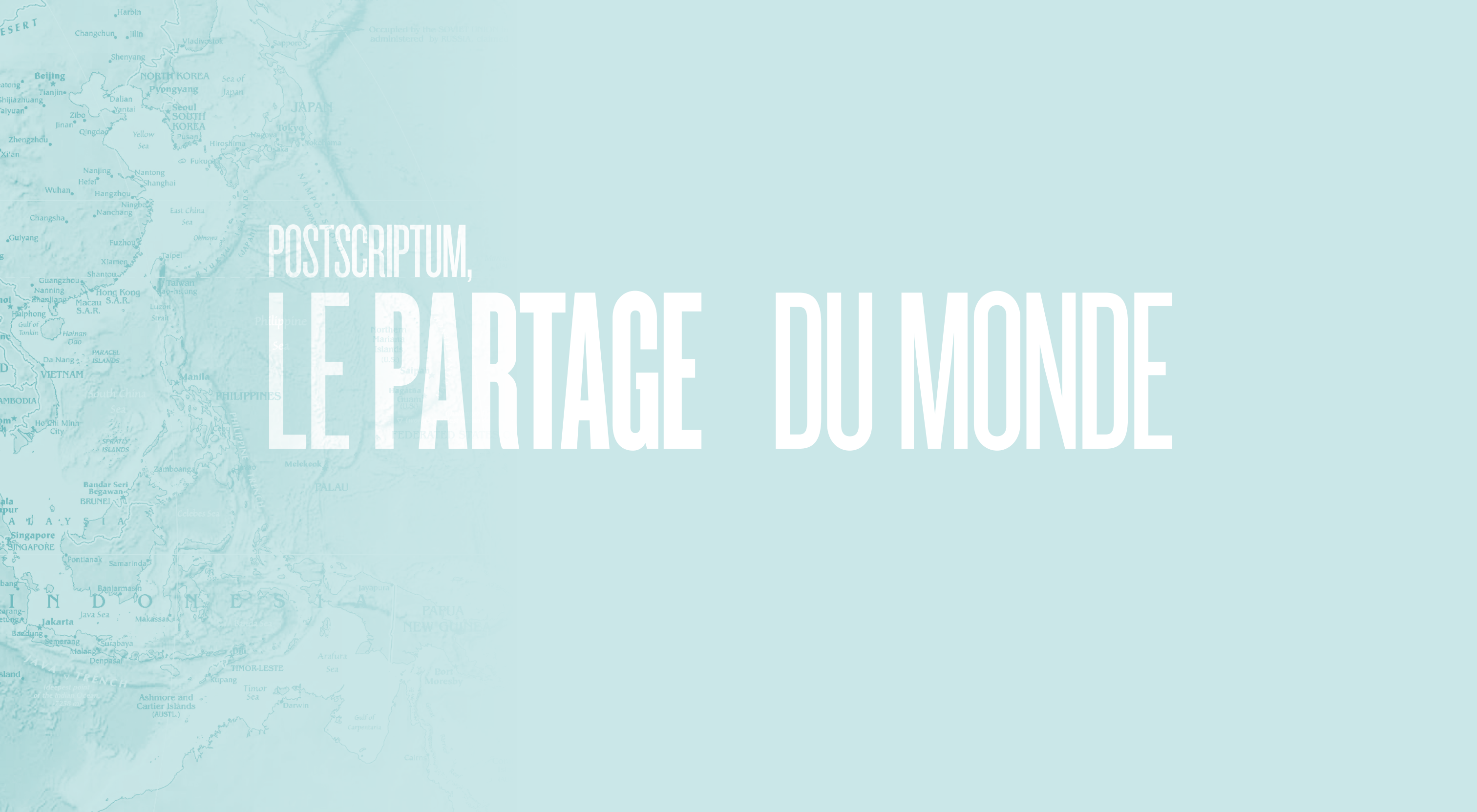
des empreintes). Second temps : Thomas a installé au sol un marquage coïncidant avec les passages préalablement enregistrés confrontant ainsi les usagers à la fois à leurs pratiques de l’espace et à un dispositif plastique. C’est ce « jeu » de la concomitance entre le regard et l’usage ainsi que cette proposition de prise de recul par rapport à l’anodin et au plus banal du quotidien que montrait la vidéo présentée dans l’exposition. Enfin, dernière étape, Thomas Sabourin a extrait ces formes pour les réutiliser dans des dispositifs pour le coup devenus autonomes : les aquarelles confrontant l’architecture de la Maison Salvan aux formes organiques dessinées par certaines utilisations du lieu, les bandes adhésives ayant servi de marquage au collège.

Le déroulement du projet *Trajectoires* permet de revenir sur un dernier aspect important du travail de Thomas Sabourin que nous voulions souligner ici : ses œuvres découlent le plus souvent d’un protocole dans lequel le labeur est présent et dans lequel le frottement à la matière est prépondérant. Ce fut effectivement le cas, la matière première de la résidence fut constituée de 3 tonnes de sables, de dizaines de kilogrammes de chaux hydraulique, de centaines de mètres de ruban adhésif... : une « exposition quantitative » dirait Thomas avec son humour. Si celui-ci a mal au dos au sortir d’une résidence, c’est certainement un très bon signe pour le public !

Paul de Sorbier



1. D. Semin, « Poils au mètre et terre au carré », 2006. – 2. J.-L. Nancy, *La Beauté*, Bayard Culture, Paris, 2009. *La disparition de l’artiste en résidence*, 2011.

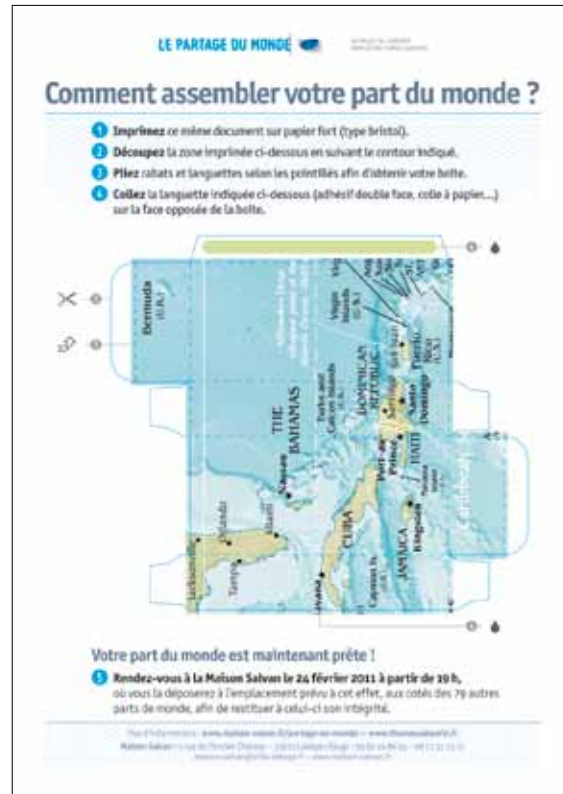


POSTSCRIPTUM,
LE PARTAGE DU MONDE

Occupied by the SOVIET UNION and administered by RUSSIA (China)

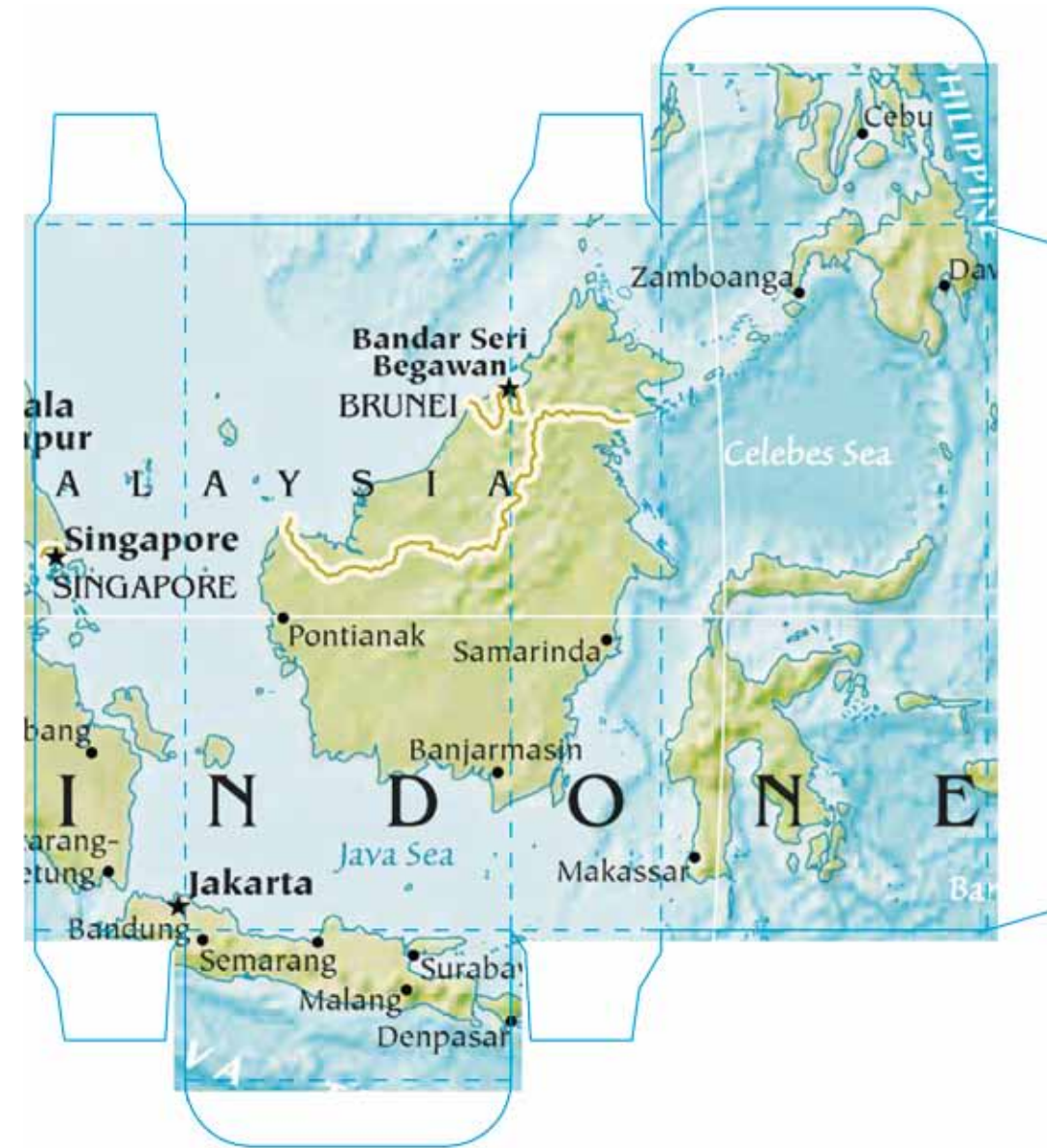
LE PARTAGE DU MONDE

Peut-on partager le monde et, par là, être fortuitement ensemble ? Pour se réunir et instituer des moments de sociabilité, il s'agit que préexistent des biais, autant de vecteurs de la rencontre. Les biais sont en général signifiants, empreints de logiques sociales qui s'opposent à une réelle rencontre.



80 boîtes correspondant au découpage du globe en 80 parties ont été distribuées à 80 personnes ayant montré leur intérêt pour le projet. Le jeudi 24 février à 19 h, pour le vernissage de l'exposition de Thomas Sabourin, ils se sont réunis et l'ont réuni – chaque « copropriétaire » avait préalablement fabriqué sa boîte à partir de documents dont certains sont ici montrés.

Ainsi, s'est créée une relation sociale uniquement motivée par des boîtes de carton, une relation qui n'existait que de par ce prétexte objectivement précaire...



Le partage du monde, le 24 février 2011, Maison Salvan.



Les détenteurs du monde

Sandrine Alberty,
Stéphanie Amiot,
Marie-Françoise Archen,
Soraya Azouz,
Guillaume Bautista,
Sami Benhaouachi,
Thierry Besche,
Dominique Blanc,
Nathalie Blanchet,
Valentine Boé,
Marie Bonfill,
Patrice Bonnaffé,
Gaëlle Boucherit,
Véronique Boussarie,
Sylviane Brard,
Catherine Cabrol,
Christian Camares,
Christine Camares,
Clémentine Camares,
Jean-François Camus,

Sibylle de Carnas,
Michel Casas,
Michel Cloup,
Carine Cognet,
Marie-Ange Delestrade,
Denis Dubourdieu,
Céline Duffo,
Matt Elliott,
Fabrice Escaffre,
Arno Fabre,
Yann Febvre,
David Fieffé,
Fabrice Fortner,
Arnaud Fourier,
Odile Fuchs,
Pascal Gantz,
Jean-Paul Gardette,
Pierre Granet,
Théo de la Hogue,

Beate Honsell-Weiss,
Aurore Houles,
Carl Hurtin,
Christophe Jubé,
Didier Kimmoun,
Jean-Paul Labro,
Muriel Lecomte,
Joël Lecussan,
Pierre Lefevre,
Benjamine Long,
Jean-Marc Matos,
Lise Mazin,
Martine Michard,
Anne Mirassou,
Julien Murria,
Bertrand Parinet,
Lydie Parisse,
Pol Perez,
Manuel Pomar,
Philippe de Reilhan,
Marcos Riesco,

Myriam Rigaud,
Maryse Roig Gracia,
Julie Rouge,
Pascal Ruetsch,
Thomas Sabourin,
Yasmine et Anna Sabourin,
Françoise Salvan,
Isabelle Sanchez,
Anne Santini,
Christian Satgé,
Alix Sattler,
Hugues Sicre,
Paul de Sorbier,
Emmanuelle Stitou,
Slimane Touhami,
Denis Viel.



Partage de la pièce *Estran* le 17 octobre 2009, Maison Salvan.

Espace partagé a eu lieu du 19 septembre
au 17 octobre 2009.

Courtes méditations sur l'espace à partager a eu lieu
du 25 février au 26 mars 2011.

www.thomassabourin.fr

La Maison Salvan réunit :

Christine Camares, élue fondatrice de la structure,
Paul de Sorbier, responsable,
Lise Mazin, à la médiation culturelle.

La ville de Labège et l'équipe de la Maison Salvan
tiennent à remercier :

les services techniques de la ville pour la migration
des tonnes de sable,

le collège Jacques Prévert de Saint-Orens
de Gameville – en particulier Nicole Kaci-Évrard,
principale, les professeurs Stéphanie Lefort
et Jacqueline Labourdette et les jeunes accueillis –
pour l'appui matériel et la collaboration avec
les classes,

les 80 copropriétaires du monde,

les écoles maternelle et élémentaire de Labège,

les commerçants du marché de plein-vent,

Matt Elliott,

Fabrice Fortner,

Yann Febvre pour son aide précieuse
dans *Le partage du monde*,

Maximilien Ramoul pour les prises de vue
de la vidéo *Trajectoires*.

NO2IAMSALVAN

1 rue de l'Ancien Château
31670 Labège ville

05 62 24 86 55 – 06 71 31 23 11
maison.salvan@ville-labege.fr

www.maison-salvan.fr

La Maison Salvan est une structure
municipale de la ville de Labège.
Ses actions sont soutenues par la région
Midi-Pyrénées.

La structure est membre de PinkPong –
réseau art contemporain de l'agglomération
toulousaine (www.pinkpong.fr)
et du LMAC – Laboratoire des médiations
en art contemporain (www.lmac-mp.fr).

Conception de l'édition :

Thomas Sabourin, Paul de Sorbier,
Yann Febvre

Graphisme, réalisation :

Yann Febvre

Impression :

Groupe Reprint / Parchemins du Midi





THOMAS SABOURIN

W02IAMSALVAN